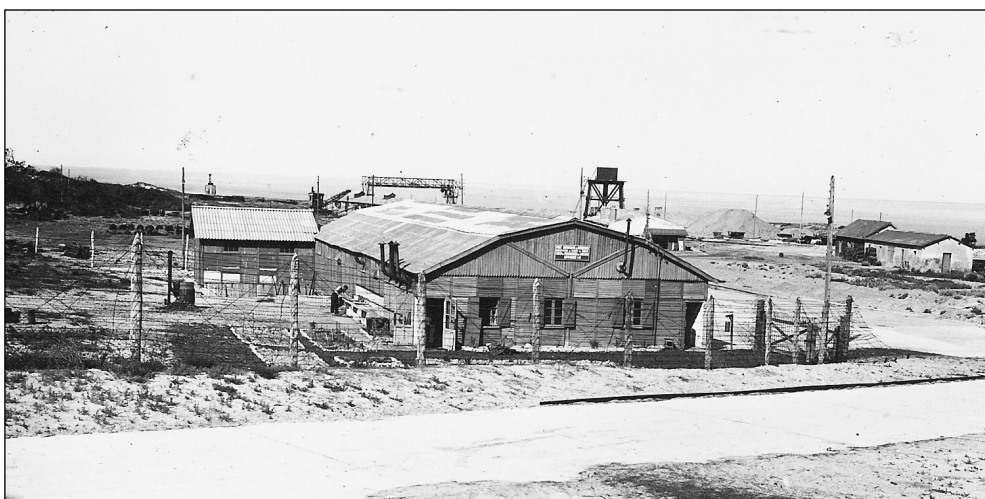


- **Les prisonniers de guerre allemands (jusqu'en 1947).**

- « En 1945, il y avait un camp de prisonniers dans des baraquements en bois, autour de l'actuel groupe scolaire. Les Allemands passaient le matin pour aller à la Pointe nettoyer les bois, faire du travail, remettre les choses en état et ils repassaient le soir. Ils avaient, sur leur treillis, les lettres « KG » (*Kriegsgefangener* : prisonnier de guerre). Mon père surveillait des prisonniers qui faisaient du nettoyage dans la forêt pour le Port Autonome. Je sais qu'il avait un fusil mais il n'avait pas le droit de tirer. Quand mon père avait un pain, il le distribuait en tranches égales. Il faisait rigoureusement des parts pour que personne ne soit lésé. Il était l'un des seuls à faire ça. On a encore un vase de fleurs qu'un Allemand avait trouvé. Il l'avait donné à mon père en remerciement. L'Administration prêtait deux prisonniers par famille, pour aider. Nous, on en avait deux. Ils ont rebouché les trous d'obus de la maison, ils ont recrépi les jardinières, ils sciaient du bois. »

Jacky GASTEUIL



*Vue du camp provisoire des prisonniers aux Cantines (avec dortoir et salle commune).
La cour du baraquement est entourée de barbelés.*

- « Ma mère avait droit à deux prisonniers de guerre. Georges, un menuisier d'une soixantaine d'années, nous a fait une chambre à coucher magnifique avec des traverses de chemin de fer. L'autre, Théo Baum, de Cologne, était peintre en vitraux de cathédrale. Il devait avoir 45 ans. Ils logeaient dans le chai, au fond du jardin mais il fallait qu'ils aillent pointer je ne sais où. On les a gardés près de deux ans. C'est eux qui ont fait les villas jumelles « Les Embruns » et « Les Grisons », chemin de la Batterie. Elles ont été faites avec des récupérations de Todt que mon oncle avait eues. »

Arlette BIRAC

- « Mon mari allait chercher des prisonniers de guerre au camp du groupe scolaire et passait devant la maison, pour faire du bois en forêt ou poser des voies, pour le Port Autonome. Il me disait que les Allemands avaient à peine la force de tirer sur la scie. Ils étaient maigres et avaient de toutes petites rations. Certains vendaient leur chemise contre du pain. Un prisonnier qui venait à la maison pour couper du bois me montrait la photo de sa femme et de ses enfants. Il n'était pas pour Hitler et voulait rentrer chez lui. »

Yvette GASTEUIL

- « Quand ma fille Marie-Claude est née en mars 1947, le prisonnier avait reçu un colis de la Croix Rouge avec un savon à la glycérine. Il l'a donné pour ma fille. Celui qui était à la boulangerie de mon oncle s'appelait Günter. C'était un jeune, une vraie tête brûlée. Il était boulanger. Il était toujours prêt à faire des méchancetés. Quand il a dû partir, il s'est mis à pleurer. Il voulait rester car il s'était rendu compte que la maison était bonne !

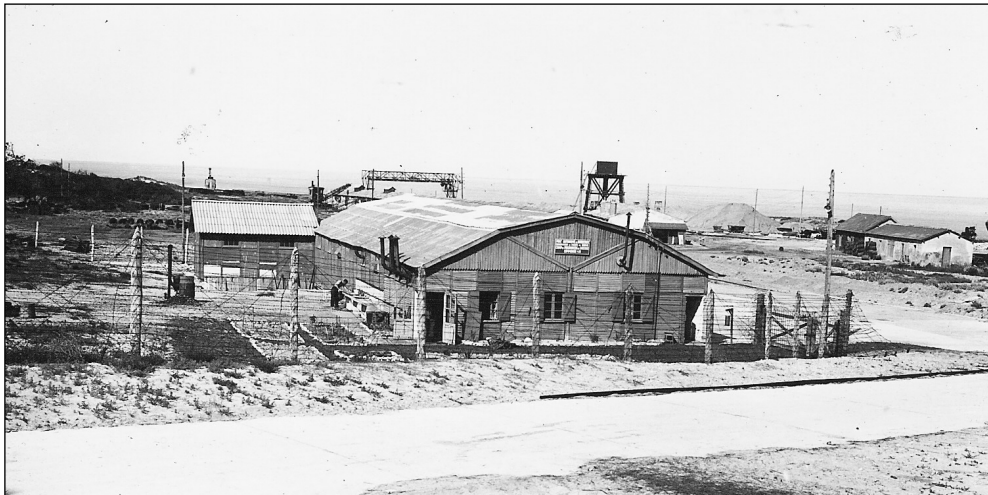
Un Allemand faisait des porte-parapluies dans les obus en cuivre. Je crois que c'est lui qui m'avait fait une lampe de chevet quand je me suis mariée. »

Marie-Thérèse CAPPE

▪ **Les prisonniers de guerre allemands (jusqu'en 1947).**

- « En 1945, il y avait un camp de prisonniers dans des baraquements en bois, autour de l'actuel groupe scolaire. Les Allemands passaient le matin pour aller à la Pointe nettoyer les bois, faire du travail, remettre les choses en état et ils repassaient le soir. Ils avaient, sur leur treillis, les lettres « KG » (*Kriegsgefangener : prisonnier de guerre*). Mon père surveillait des prisonniers qui faisaient du nettoyage dans la forêt pour le Port Autonome. Je sais qu'il avait un fusil mais il n'avait pas le droit de tirer. Quand mon père avait un pain, il le distribuait en tranches égales. Il faisait rigoureusement des parts pour que personne ne soit lésé. Il était l'un des seuls à faire ça. On a encore un vase de fleurs qu'un Allemand avait trouvé. Il l'avait donné à mon père en remerciement. L'Administration prêtait deux prisonniers par famille, pour aider. Nous, on en avait deux. Ils ont rebouché les trous d'obus de la maison, ils ont recrépi les jardinières, ils sciaient du bois. »

Jacky GASTEUIL



*Vue du camp provisoire des prisonniers aux Cantines (avec dortoir et salle commune).
La cour du baraquement est entourée de barbelés.*

- « Ma mère avait droit à deux prisonniers de guerre. Georges, un menuisier d'une soixantaine d'années, nous a fait une chambre à coucher magnifique avec des traverses de chemin de fer. L'autre, Théo Baum, de Cologne, était peintre en vitraux de cathédrale. Il devait avoir 45 ans. Ils logeaient dans le chai, au fond du jardin mais il fallait qu'ils aillent pointer je ne sais où. On les a gardés près de deux ans. C'est eux qui ont fait les villas jumelles « Les Embruns » et « Les Grisons », chemin de la Batterie. Elles ont été faites avec des récupérations de Todt que mon oncle avait eues. »

Arlette BIRAC

- « Mon mari allait chercher des prisonniers de guerre au camp du groupe scolaire et passait devant la maison, pour faire du bois en forêt ou poser des voies, pour le Port Autonome. Il me disait que les Allemands avaient à peine la force de tirer sur la scie. Ils étaient maigres et avaient de toutes petites rations. Certains vendaient leur chemise contre du pain. Un prisonnier qui venait à la maison pour couper du bois me montrait la photo de sa femme et de ses enfants. Il n'était pas pour Hitler et voulait rentrer chez lui. »

Yvette GASTEUIL

- « Quand ma fille Marie-Claude est née en mars 1947, le prisonnier avait reçu un colis de la Croix Rouge avec un savon à la glycérine. Il l'a donné pour ma fille.
Celui qui était à la boulangerie de mon oncle s'appelait Günter. C'était un jeune, une vraie tête brûlée. Il était boulanger. Il était toujours prêt à faire des méchancetés. Quand il a dû partir, il s'est mis à pleurer. Il voulait rester car il s'était rendu compte que la maison était bonne !
Un Allemand faisait des porte-parapluies dans les obus en cuivre. Je crois que c'est lui qui m'avait fait une lampe de chevet quand je me suis mariée. »
Marie-Thérèse CAPPE